

NATURE ET PHILOSOPHIE SELON ARTHUR SCHOPENHAUER

François Félix
Nyon, Suisse

Arthur Schopenhauer compte parmi ses particularités celle de s'être montré, sa vie durant, extrêmement attentif aux sciences de la nature, et d'en avoir cependant suspendu toute la validité à l'expérience intime que chaque homme fait de son propre corps. Les propos qui suivent voudraient s'attacher à montrer que cette attitude ambivalente revient explicitement à subordonner la science à la philosophie et détermine cette dernière comme étant la seule à même d'assurer le sens de la démarche de celle-là. Pour cela, il faut que soit préalablement dégagé le double statut de la nature dans l'œuvre de Schopenhauer, c'est-à-dire, et pour citer en le transformant à peine le titre de son ouvrage majeur, que la nature soit envisagée comme volonté et représentation.

Héritière, malgré quelques infidélités, de l'esthétique transcendantale kantienne et de Berkeley, la théorie schopenhauerienne de la représentation renvoie comme irrecevable la prétention à une connaissance objective de la nature, parce que le monde phénoménal est tout entier effet du sujet qui le regarde. Schopenhauer n'a de cesse de le rappeler, ainsi tout au début du *Monde comme volonté et représentation*:

Tout ce qui existe, existe pour la pensée, c'est-à-dire l'univers entier n'est objet qu'à l'égard d'un sujet, perception que par rapport à un esprit percevant, en un mot, il est pure représentation¹.

Mais il s'empresse d'ajouter que, constitutif de l'objet, «substratum du monde»², le sujet, inconnaissable en tant qu'il ne tombe jamais sous les conditions formelles de l'intuition sensible et de la pensée, n'a aucunement plus de réalité que l'objet, dont il n'est que le pôle corrélatif:

Ces deux moitiés [le sujet et l'objet] sont inséparables, même dans la pensée; chacune d'elles n'est réelle et intelligible que par l'autre et pour l'autre; elles existent et cessent d'exister ensemble³.

Cette position où le sujet, inconnaissable, n'a d'antériorité que logique sur l'objet et où l'objet – le monde – et la représentation sont la même

¹ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation* (cité désormais MVR), § 1, éd. et trad. André Burdeau et Richard Roos, Paris, PUF, 1966, p. 25.

² MVR, p. 27.

³ MVR, p. 28.

chose, rend bien évidemment caduque la question de l'adéquation de la représentation au réel. Le monde est ma représentation, et cette représentation est illusion en tant qu'elle n'exprime rien d'absolu. Quant à l'ordre – subjectif – du monde phénoménal, Schopenhauer l'a déterminé dès sa thèse de 1813 comme étant le fait du principe de raison suffisante. A l'œuvre dans l'intuition sensible déjà, ce principe assure la liaison des représentations, liaison sous laquelle seule quelque chose peut devenir objet pour nous. Dans *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*, Schopenhauer dit en effet que «rien de subsistant pour soi, rien d'isolé et détaché ne peut être objet pour nous»⁴. Une chose n'est donc que *moyennant* une autre, et cette détermination réciproque constitue la seule réalité des objets en tant qu'objets ou simples représentations. Condition de la présence pour nous d'un phénomène, ce rapport de dépendance réciproque, où toute chose ne peut nous apparaître qu'en tant qu'elle s'ensuit d'une autre, ne saurait être expliqué par l'illimitation de la succession temporelle ou de la coexistence spatiale prises l'une sans l'autre, et relève de l'entendement, qui en assure *a priori* la synthèse. De l'entendement, c'est-à-dire de la *causalité*, première racine du principe de raison suffisante, selon laquelle chaque état nouveau survenant est rapporté au précédent comme étant son effet, le premier devenant ipso facto sa cause. La causalité, qui apparaît alors clairement comme étant le principe du devenir, est ainsi cette liaison subjective organisatrice de l'ordre des phénomènes. Seule catégorie que Schopenhauer reconnaisse à l'entendement, elle construit les objets de l'expérience, et ne peut donc jamais être découverte à partir de ces objets eux-mêmes. Liés ainsi par ce principe organisateur comme ne pouvant apparaître que dans ce rapport de détermination réciproque, les objets agissent (*wirken*) les uns sur les autres. C'est même à cette activité générale qu'ils peuvent se réduire abstraction une fois faite des modes d'action particuliers sous lesquels ils nous apparaissent. Or c'est là définir la *matière* elle-même, qui est ce qui reste des corps quand on les dépouille de leurs formes et de leurs qualités spécifiques⁵. D'où la célèbre équivalence établie par Schopenhauer entre causalité et matière, cette dernière consistant uniquement dans la modification produite régulièrement par une de ses parties sur une autre, modification toujours conçue comme un effet par l'entendement. Abstraite, pure activité, corrélat objectif de l'entendement, la matière est entièrement du ressort de la représentation. En assimilant la matière à la substance, Schopenhauer détermine ainsi la nature tout entière à n'être que l'entendement conçu objectivement. Dans ce sens, elle ne peut être connue. La science ainsi se trouve dépouillée de ses prétentions: l'entendement à la recherche d'explications, de causes, ne trouve que lui-même. Le monde peut bien alors être dit «voile de *Maya*»...

⁴ MVR et trad. François-Xavier Chenet et Michel Piclin, Paris, Vrin, 1991, § 16, p. 63.

⁵ *Ibid.*, § 21 (de l'édition de 1847). Voir aussi: Marcel Méry, *Essai sur la causalité phénoménale de Schopenhauer*, Paris, Vrin, 1948, p. 31.

Mais le monde ne nous apparaît pas sous le seul aspect de la représentation: l'exemple de Schopenhauer est célèbre du mouvement libre du corps, ne provenant d'aucune cause extérieure, qui laisse supposer une autre saisie du monde que celle suturée au temps, à l'espace et à la causalité. S'il est, du côté de la représentation, un objet comme un autre, le corps est d'abord l'occasion d'affections qui, obscures pour l'entendement, n'en sont pas moins des évidences. Pure spontanéité, le plaisir et la douleur ne sont pas des représentations, mais un savoir immédiat donné intimement. Savoir immédiat qui est l'expérience de la libre volonté du corps. «Racine de l'homme dans le monde», le corps donne accès, antérieurement à toute saisie représentative, «à ce qui est immédiatement connu de chacun et que désigne le mot *volonté*»⁶. Le corps dans ce qui l'affecte est au plus proche de ce que le monde peut nous livrer de lui-même, et ouvre à travers sa volonté propre à la réalité même de ce monde, que Schopenhauer nomme en conséquence volonté. Pour le dire autrement, notre corps est cette essence même saisie de manière représentative; il est la volonté objectivée, c'est-à-dire devenue perceptible. Seul objet à être à la fois volonté et représentation, le corps est le «seul individu réel au monde»⁷. Comme tel, il fait pièce à l'impossibilité de la connaissance objective. Par le corps en effet, l'être, *inexplicable*, devient *compréhensible*⁸. L'expérience intime faite de la volonté dans notre corps va ainsi pouvoir devenir comme le modèle d'une compréhension du monde phénoménal; ou, comme le dit Schopenhauer, le corps est ainsi «l'occasion unique que nous ayons d'arriver à l'intelligence d'un processus qui se présente à nous de manière objective»⁹. Il écrit en effet: «C'est en partant de nous-mêmes qu'il faut chercher la connaissance de la nature, et non inversement chercher la connaissance de nous-mêmes dans la nature»¹⁰. Or nous-mêmes, c'est tout d'abord le corps, ce premier objet. Il s'agira donc de considérer dans un mouvement extensif la nature tout entière à partir de ce phénomène dans lequel l'être du monde se présente au plus proche de lui-même, avec le moins de voiles, et de l'envisager comme le champ où la volonté se rend visible en s'objectivant.

De là les développements, nombreux à travers l'œuvre entière de Schopenhauer, où la volonté est décrite dans son objectivation graduelle comme prenant conscience d'elle-même, du corps à la connaissance conceptuelle, la plus éloignée du «tout premier phénomène», et où la nature, du minéral à l'organe sensoriel et au cerveau, s'étage selon ces modèles fixes et déterminés d'objectivation de la volonté que Schopenhauer désigne par le nom d'*idées*. Plutôt que le détail de ce mouvement général d'objectivation, il importe d'avoir en vue le sens de la démarche de Schopenhauer: il n'est pas

⁶ MVR, § 18, p. 141.

⁷ MVR, § 19, p. 145.

⁸ Alexis Philonenko, *Schopenhauer, une philosophie de la tragédie*, Paris, Vrin, 1980, p. 74.

⁹ MVR, Supplément au § 18, p. 891.

¹⁰ *Ibid.*

question ici d'une analytique du monde empirique reliant causalement les objets en vue d'une explication générale, génétique, mais bien d'une *herméneutique de la nature* où celle-ci apparaît comprise comme le déploiement d'une réalité unique à travers une multiplicité de formes; et c'est de ce point de vue interprétatif que doit se comprendre l'intérêt porté par Schopenhauer aux sciences de la nature: ce sont des *confirmations* qu'il cherche – parfois naïvement – chez les botanistes, zoologues et physiologistes. Mais si la volonté inclut dans son déploiement sa propre objectivation au travers des stades successifs de la connaissance – et ce dernier point clarifie ces pages, curieuses ou folles sinon, où Schopenhauer évoque l'innocence des plantes incapables par manque de connaissance de rien dissimuler de leur essence, et qui semblent ainsi comme solliciter un supplément d'objectivation de la part de qui pourrait les connaître dans les cadres de la représentation¹¹ –, la connaissance ne fait pourtant pas partie de son essence; la volonté existe pleinement en deçà de toute objectivation. Et si Schopenhauer peut être minutieux dans la description des divers degrés d'objectivation des objets naturels, ce n'est pas pour y déceler un mouvement tendant à l'entendement: ce n'est que dans la représentation, rétroactivement, que la volonté, mouvement infondé, antérieur à toute connaissance, peut acquérir la conscience d'un but. La négation du vouloir-vivre, réquisit de l'éthique schopenhauerienne, n'apparaît pas inscrite dans la volonté comme telle comme étant son aboutissement.

Lorsque Schopenhauer parle de la nature, c'est toujours son sens qu'il a en vue. Sens établi philosophiquement, où l'on peut dire que la nature est d'abord «affaire de l'existence». Sa pensée ne prétend aucunement être en concurrence avec les sciences. S'il s'y attache, c'est dans l'optique de la philosophie de la volonté, et après les avoir préalablement vidées de leurs prétentions explicatives, et en les ayant élucidées comme tombant sous le coup de leur objet en tant qu'elles participent elles-mêmes, bien que ne le sachant pas, de ce mouvement d'objectivation de la volonté.

¹¹ MVR, § 28, p. 206 et § 39, p. 259.